

CHAPITRE I

DESCRIPTION DE LA VULVE

A – Terminologie

La vulve n'est pas le thème principal de l'art paléolithique. Par ordre de fréquence ce sont les signes qui dominent, puis les animaux, bien avant les humains. Les signes géométriques et les tracés indéterminés sont en effet bien plus nombreux que les animaux, mais moins connus du public et des médias, car peu spectaculaires et très difficiles à interpréter. André Leroi-Gourhan a distingué ces tracés particuliers en signes pleins (ovales, cercles, triangles, rectangles, souvent fendus par un trait vertical) et signes minces (bâtonnets avec ou sans expansion(s) latérale(s), lignes de points), qu'il a rapprochés d'images sexuelles schématiques féminines ou masculines. Mais beaucoup demeurent énigmatiques.

Les animaux sont, de loin, le thème figuratif principal, dans un bestiaire où dominent les herbivores et, parmi eux, chevaux et bovins (bisons et aurochs), alors que sont rares (dans le pariétal) le renne et le poisson, nourriture habituelle des Paléolithiques. Les humains, partiels ou complets, sont rares (à peu près 5% des tracés figuratifs) et le plus souvent sous forme schématique ou dissimulée. Ce sont, par ordre décroissant de fréquences : les images de vulves, de femmes, d'hommes, et de phallus. Comme y ont souvent insisté B. et G. Delluc, il y a une quatrième grande catégorie, le non-dit, vaste et constant qui, s'il ne constitue pas un thème, interpelle cependant par son absence : « pas de détails topographiques, concernant le ciel, la terre et son relief, pas ou peu de petite faune, d'objets, de traits du visage pour les humains » (Delluc G., 2006).

Les organes sexuels des humains sont bien plus souvent représentés que les organes génitaux des animaux. Gilbert Maury, un spécialiste des bisons, en a donné les raisons : les animaux, figurés de façon naturaliste, sont observés de loin et leurs organes génitaux sont peu ou pas visibles ; en revanche, leurs caractères sexuels secondaires sont suffisamment explicites (Clottes, Garner, Maury, 1994). La même constatation pourrait être faite pour les humains, et nombre d'indéterminés sexuels ne l'étaient sans doute pas pour les Paléolithiques.

Concernant l'humain, la femme est privilégiée par rapport à l'homme et la vulve par rapport au phallus. En recensant toutes les « Vénus » paléolithiques connues, on ne dépasserait pas plusieurs centaines (y compris les figures féminines schématiques ou FFS), contre des milliers d'animaux figurés. Le terme de « Vénus », attribué par Joseph Szombathy à la statuette de Willendorf exhumée en 1903, a depuis été repris pour toutes les statuettes féminines, ce qui est malencontreux, bien qu'admis, car source de confusion, en supposant un sens que l'auteur de l'œuvre ne lui a pas forcément donné. Les humains, moins étudiés que les animaux, expriment une évidente dichotomie, avec bien plus de femmes corporelles figurées que d'hommes, et davantage de représentations vulvaires isolées que de représentations phalliques.

Si les représentations humaines féminines et masculines ont fait l'objet de nombreuses études (Piette, Saccasyn della Santa, Pales, Schmid, Delporte, Delluc, Duhard), celles des organes génitaux ont bénéficié de beaucoup moins d'attention, exception faite des publications de B. et G. Delluc pour l'Aurignacien (1978, 1985, 1995) et de la récente thèse de Raphaëlle Bourrillon (2009). Pourtant ces images sexuelles sont loin d'être exceptionnelles dans l'art paléolithique, de l'Aurignacien au Magdalénien, qu'elles soient réalistes ou schématiques, isolés ou incorporés.

Le thème des vulves est d'un abord délicat - il ne faut verser ni dans l'exhibitionnisme ni dans la pornographie - et longtemps il a été malséant d'en parler et de les nommer, sauf à s'abriter derrière des termes latins tel le *pudendum muliebre* (qui s'oppose au *pudendum virile*), abordé évidemment *more ferarum* (comme font les animaux) par ces brutes de Préhistoriques. C'est aussi un thème incongru qui ne trouve guère de place dans les interprétations habituelles de l'art paléolithique : magique, religieuse, totémique, chamanique, structuraliste, qui font oublier que l'humain descend du sexe, comme le dit joliment André Langaney (1989). Un second risque serait de traiter comme vulve des aspects simplement triangulaires, losangiques ou ovalaires, dépourvus d'autres éléments d'identification anatomique.

Clin d'œil à la petite histoire, ce n'est pas un médecin qui a reconnu le premier la nature de ces images vulvaires, mais un prêtre, Henri Breuil, expliquant en 1910 à Louis Didon que le *cœur gravé sur une pierre* du bloc 9 de l'abri Blanchard était un *pudendum muliebre* (« parties honteuses de la femme ») (Delluc, 1978), terme plus aseptisé dans le langage d'un abbé que celui de vulve, cette source abominable de tentations impudiques. Au moment du centenaire de l'authentification des vulves aurignaciennes par H. Breuil, nous contribuons, avec ce travail sur les vulves paléolithiques, à rendre hommage au digne vicaire de Dieu, mais dans un esprit différent.

1 - Terminologie des préhistoriens

La revue critique, faite antérieurement par B. et G. Delluc (1978, 1991), des termes employés par les différents auteurs reprend les principaux vocables relevés, qui vont des plus imprécis, voire erronés, aux plus appropriés, et permet de s'entendre sur la terminologie généralement admise.

a - Revue des termes

Jean de la Roche (1937) multiplie les termes, sans en choisir aucun : triangle sus-pubien, olive, ovale, organe générateur, sexe féminin. Le mot triangle est un des plus souvent usités. Triangle pubien cité par F. Regnault (1927, p. 374), S. de Saint-Mathurin et D. Garrod (1951) et H. Delporte (1979, p. 50, 54) ; triangle sus-pubien par J. de la Roche (1937, p. 530) et D. Peyrony (1935, p. 318) ; triangle génital de H. Breuil et D. Peyrony (1930). C'est Mont de Vénus ou *Mons Veneris* que retiennent E. Piette (1902), S. Reinach (1913), J.-G. Lalanne (1912) et H. Delporte (1979, p. 29, 88). Alors que l'on trouve ovale (voire ovule et olive) chez de J. de la Roche (1937, p. 530, 531, 537, 539), sillon de forme vulvaire à nouveau chez J. de La Roche (1937, p. 540) et fente vulvaire chez de S. de Saint-Mathurin et D. Garrod (1951). Récemment, P. Bahn (1986) employait le terme de *pudenda* triangle, à côté de celui de vulve, alors qu'il ne semble pas être un homme à ce point pudibond (du latin *pudere*, avoir honte).

On devient plus précis avec les organes génitaux chez R. de Saint-Périer (1952), les organes sexuels chez E. Piette (1895), M. Baudoin (1936), H. Breuil et R. Lantier (1951, p. 194), et L. Pales et M. Tassin de Saint-Péreuse (1976) ; l'organe féminin chez S. Reinach (1913), l'organe générateur chez J. de la Roche (1937) et les parties génitales de H. Breuil, cité par L. Passemard à propos de la stauette de Willendorf (Passemard, 1938, p. 36). Le sexe (féminin) est utilisé par E. Saccasyn de la Santa (1947, p. 110), J. de la Roche encore (1937), H. Breuil et R. Lantier (1951, p. 195), H. Delporte (1979, p. 30) et R. Bourrillon (2009). Sur les conseils de H. Breuil, latiniste à défaut d'être anatomiste, L. Didon (1911) parlera donc de *pudendum muliebre*, de préférence à parties honteuses qui, rappelons-le, chez les anatomistes pudiques, sont vascularisées et innervées par des artères et nerfs honteux ! Cette pudeur, caractéristique d'une époque, a valu son nom de « vénus impudique » à la fillette de Laugerie-Basse qui arbore sa fente vulvaire. Trois blocs aurignaciens, ornés de vulves, furent - fugacement - présentés au Musée des Antiquités nationales, mais d'autres étaient relégués dans un placard au musée des Eyzies ou dans un grenier au musée de Périgueux avant leur étude par B. et G. Delluc (1978).

Le terme vulve des anatomistes et des médecins est relativement peu usité, mais retrouvé chez les docteurs L. Pales (et M. Tassin de Saint-Péreuse, 1976), J. Gaussen (1964) et L. Capitan (et J. Bouyssonnie, 1924), ainsi que chez H. Delporte (1979, fig. 18) et J. Clottes et E. Céro (1971).

Tous ces termes méritent des commentaires, voire des critiques. Leur imprécision est logique : l'homme n'examine jamais attentivement les organes sexuels de sa partenaire et les préhistoriens connaissent mal ces images. Il faut attendre 1978 pour que B. et G. Delluc fassent la distinction entre vues pubiennes et vues périnéales.

b - Commentaire et critiques

Beaucoup de termes sont vagues : le triangle génital ou sexuel correspond sans doute, dans l'idée des auteurs, à la région triangulaire ayant pour base le pubis et sommet la réunion des plis inguinaux, cuisses en extension et serrées (en adduction). Ce triangle est génital dans la mesure où il surplombe les organes génitaux externes, mais l'adjectif génital se rapporte davantage à la fonction qu'à l'organe lui-même. Le triangle serait sexuel s'il caractérisait le sexe, mais il faudrait préciser s'il est masculin ou féminin. Les parties génitales, organes génitaux ou sexuels souffrent de la même imprécision bien que, dans le contexte, ils soient supposés féminins. Le Dr M. Baudoïn échappe à cette critique en indiquant la nature et la partie concernée : les « organes sexuels extérieurs féminins », ce qui est une dénomination correcte. Quant à « organe féminin », partie du corps destinée à remplir une fonction féminine, le sein est aussi un organe féminin (de lactation) et l'organe féminin de la reproduction comprend en fait une partie externe (vulve) et une partie interne (vagin, utérus, trompes et ovaires). Les expressions triangle pubien et triangle suspubien sont utilisées en 2011 par G. Bosinski dans son ouvrage sur les *Femmes sans tête*.

Certains termes sont, à nos yeux, inexacts. C'est le cas du triangle pubien : en anatomie, le pubis est la partie antérieure des os iliaques du bassin, se réunissant en avant sur la ligne médiane pour constituer la symphyse pubienne ; il est recouvert par le coussinet graisseux du mont de Vénus (ou pénis) et la peau abdomino-périnéale. Sa forme ne peut être triangulaire puisque son grand axe est horizontal et affecte plutôt celle d'un sablier ou d'un diabolos biconique (Kamina, 2004, p. 13 et 20). Le triangle sus-pubien est un non-sens, car il ne peut être que sous-pubien. Nous préférons le terme de triangle pubo-génital (sans fente visible), qu'offre une vue pubienne, ou de triangle vulvaire, avec fente indiquée.

L'ovale est une courbe fermée, formée de 4 arcs de cercle égaux 2 à 2 qui se raccordent ; si la forme générale de la vulve est ovale, notamment chez le nouveau-né et peut être assimilée à un ovale ou ovoïde, la réciproque n'est pas vraie ; il faudrait préciser : en forme d'ovale vulvaire, ce qui n'est pas très anatomique.

Le *mons veneris*, traduction de mont de Vénus, appartient à la vulve et non l'inverse ; il vaudrait mieux d'ailleurs, si l'on tient à latiniser, dire *mons pubis*, ce qui précise bien sa situation en avant de la symphyse pubienne.

Le terme *sexe* est exact, mais mal employé : le sexe est l'ensemble des différences physiques et constitutives des humains, ce qui ne se limite pas aux organes génitaux, mais inclut les seins, la répartition des graisses, la masse musculaire, la forme du squelette, le psychisme. On distingue d'ailleurs trois sortes de caractères sexuels (CS), rappelés par L. Pales et M. Tassin de Saint-Péreuse (1976) et J.-P. Duhard (1989).

Les caractères sexuels primaires (CSP) sont les gonades ou glandes sexuelles, qui sont les testicules et les ovaires. Ces derniers n'étant pas visibles, on peut, suivant en cela L. Pales et J.-P. Duhard, assimiler le gros ventre gravide à un CSP de substitution. On ne dira plus que le pénis et la vulve sont des caractères sexuels primaires, sauf à entretenir des confusions. Les testicules, contenus dans le scrotum, ne sont pas visibles, contrairement à ce que l'on dit parfois.

Les caractères sexuels secondaires (CSS) regroupent par ordre d'importance : les organes génitaux externes féminins (OGEF), d'évidence non contestée quand ils sont figurés ; les seins ou mamelles ; le squelette avec notamment le bassin qui, chez l'homme, représente un segment long d'un cône étroit et, chez la femme, un segment court d'un cône large (Duval, 1903) ; l'adiposité à répartition sous-ombilicale chez la femme (liée à des raisons hormonales) et sus-ombilicale chez l'homme (liée à la suralimentation et à la sédentarité) (Vague, 1947 ; Delluc G., 1995 et 2006) ; les fesses se distinguent chez la femme par une plus grande étendue, une rotundité plus générale et une obliquité plus marquée de la ligne ilio-coccygienne (Cornil et Vague, 1946).

Les caractères sexuels tertiaires (CST), enfin, suivant L.Pales, sont les cheveux longs et le port d'ornements et l'on pourrait inclure le maternage et le pacifisme (et à l'inverse l'agressivité chez l'homme).

Il faut préférer *organes génitaux externes*, masculins ou féminins, à *sexe* masculin ou féminin. Le sexe, c'est d'abord un genre, féminin ou masculin (le « beau sexe », le « sexe fort ») avec des caractères physiques de différenciation, dont les organes génitaux externes (OGE), mais pas uniquement. C'est aussi une pratique, la sexualité, quand on est « porté sur le sexe », et toutes les activités liées au sexe, notamment la division sexuelle du travail, comme exposé par G. Delluc dans *Le Sexe au temps des Cro-Magnons* (2006). Quant à *pudendum* au temps gérondif latin (ce qui doit déclencher la pudeur), utilisé notamment par les Anglo-saxons, (retrouvé dans *pudendum virile* ou pénis et dans nos anciennes « parties honteuses »), ce n'est pas le *muliebre* de H. Breuil qu'il faut associer, mais *feminum*. Bien que nous ne trouvions rien de honteux ou d'impudique à porter une vulve, ni à en tirer des satisfactions. Si l'on veut garder la terminologie latine, on dira *partes genitales feminae externae*, devenues les *partes genitales femininas externas* des hispanisants. Les mots vulve et fente vulvaire (espace interlabial) ou *rima pudendi*, sont les seuls termes, parmi tous ceux cités, qui concernent les organes génitaux externes des femelles de mammifères en général, et des primates en particuliers, femmes comprises, et nous nous réjouissons que les médecins y aient recours, généralement de façon opportune.

C'est l'occasion de rendre hommage à ces omnipraticiens qui ont contribué à faire de la Préhistoire ce qu'elle est (Duhard, 1992). Philippe-Charles Smerling démontrait en 1829 la contemporanéité des outillages lithiques et des mammoths. Casimir Picard introduisait en 1834 la notion de stratigraphie mais, disparu jeune, se faisait voler la vedette par J. Boucher de Perthes. Ce dernier, défenseur de l'ancienneté de l'Homme, trouva à ses côtés le docteur M.-J. Rigollot (celui du sinapisme), avant que ne viennent les E. Geoffroy Saint-Hilaire, E. Lartet et A. de Quatrefages. En même temps qu'émergeaient les figures d'un juge de Paix (Piette), d'un avocat (Lartet), d'un abbé (Breuil), d'un instituteur (Peyrony), le docteur E.-V. Rivière de Précourt développait la méthodologie moderne de fouilles avec la photographie et repérage des objets et des couches. En authentifiant les gravures de la Mouthe, il argumentait le *mea culpa* du sceptique E. Cartailhac, qui doutait de la légitimité des peintures d'Altamira. Si H. Breuil devint le « pape » de la Préhistoire, l'enseignement de son maître, le docteur L. Capitan, lui aussi ancien interne et, plus tard, médecin des hôpitaux de Paris et professeur au Collège de France et à l'École d'Anthropologie de Paris, n'y fut pas étranger. La liste des médecins contributeurs s'allonge avec J. de Laporterie (Brassempouy), J.-G. Lalanne (Laussel et Cap Blanc), H. Martin (Roc-de-Sers), R. de Saint-Périer (Isturitz et Lespugue), P.-E. Jude (Rochereil), L. Passemard (Isturitz et Mas d'Azil), A. Cheyrier (Badegoule), L. Pales (La Marche), M. Baudouin (paléo-anatomiste), G. Rozoy (sociologie des groupes paléolithiques), M.-A. de Lumley (paléontologue) et d'autres, sans oublier le médecin périgordin J. Gausson (grotte ornée de Gabillou, Paléolithique de plein air, Tilemsi), le médecin vétérinaire M. Rousseau (étude des animaux) et deux des auteurs du présent ouvrage, et en rappelant que Y. Coppens, membre de l'Académie des Sciences, est aussi membre de l'Académie de Médecine. .

2 - Terminologie des anatomistes

Afin que le mot reste un véhicule d'expression de la pensée et un moyen de communication, il est nécessaire de s'entendre sur son sens (Duhard, 1989, p. 401). Comme pour la typologie lithique et osseuse, du bon emploi des mots dépend la compréhension de la chose décrite. Depuis les travaux du médecin flamand Vésale (1514-1564), considéré comme le père de l'anatomie moderne, une nomenclature (qui est l'action d'appeler par le nom) s'est formée progressivement au fil des découvertes, utilisant des termes tirés de racines étymologiques grecques et latines, ou empruntés au langage vulgaire, ou provenant d'une comparaison avec des formes géométriques. Elle recourt également aux éponymes, qui rappellent le nom des anatomistes qui les ont décrites.

Le vocabulaire anatomique devrait être précis, mais il est quelquefois confus, puisqu'il existe non pas un, mais trois vocabulaires : la terminologie anatomique classique, la nomenclature internationale latine (définie en 1955 au cours d'une réunion de consensus tenue à Paris) et la nomenclature anatomique internationale francisée. Nous recourons à cette dernière, apprise dans nos études et puisée dans les ouvrages de H. Rouvière, L. Testut, X. Hovelacque, R. Grégoire et P. Kamina. La vulve est l'ensemble des organes génitaux externes féminins. Le mot vient du latin *valva*, porte à battants, d'où dérivent valves et valvules, plutôt que de *volva*, désignant la matrice (*matrix* = mère en grec), *uterus étant le ventre*.

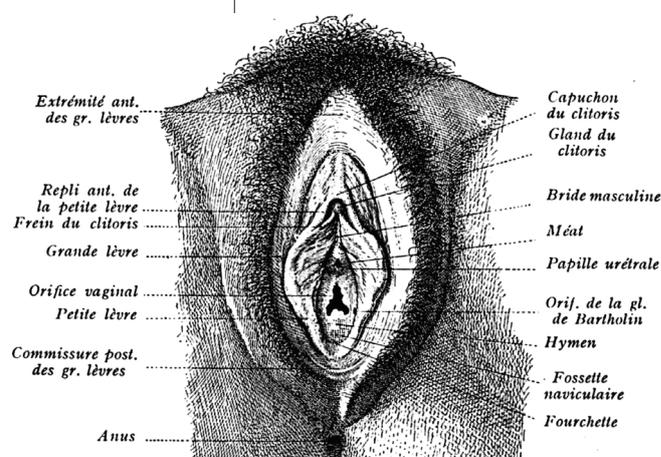
Anatomiquement, la vulve humaine est située entre la racine des cuisses de la femme et s'étend du pubis jusqu'à proximité de l'anus (2 à 3 cm). Elle comprend le pénil, ou mont de Vénus, les formations labiales (*labia pudendi*), un appareil érectile et, chez la femme pubère, une toison pileuse sur sa partie cutanée périphérique. Elle confine en avant à la paroi antérieure de l'abdomen, en arrière au périnée, latéralement à la face interne des cuisses (Testut, 1899 ; Rouvière, 1954). Sur une coupe de profil d'un sujet vertical, la vulve étant arciforme, la partie antérieure est légèrement oblique en haut et en avant, et la partie postérieure sensiblement horizontale. Si bien que la fente vulvaire fonctionnelle (ouvrant sur l'orifice vaginal et le méat urétral) regarde vers le bas et se trouve totalement cachée entre les cuisses et invisible.

Le dessin de H. Rouvière en dit plus qu'un long discours (fig. 2). Pour en savoir plus, on pourra se référer à un article médical de J.-P. Duhard : il y donne une description détaillée des vulves observées sur le vivant (à paraître). Quelques précisions sont ici présentées car elles interviennent directement dans notre étude des représentations paléolithiques de vulves.

Les grandes variations de formes et de dimensions du bassin féminin rendent compte des différences que l'on peut observer chez le vivant. Il y a, cependant, une majorité de bassins de forme gynoïde. Cette forme sera celle retenue comme normale.

La partie visible du triangle pubo-génital chez une femme adulte est différente selon la posture adoptée. Debout, cuisses jointes, n'est visible que la partie antérieure de l'ensemble, alors que couchée, cuisses écartées, la totalité de la vulve est visible. Dans le premier cas, en vue pubienne, le triangle mesure donc 12 à 13 cm à sa base, pour une hauteur de 9 à 10 cm, avec une fente ne dépassant pas un tiers de cette hauteur : la vulve paraît plus large que haute. Dans le second cas, en vue périnéale, la vulve paraît étroite, la hauteur est presque doublée (19 cm du rebord pubien supérieur à la fourchette vulvaire) et la fente vulvaire occupe la moitié inférieure sur près de la moitié de la hauteur (9 cm). Sur une coupe de profil d'un sujet debout, la vulve étant arciforme,

Figure 2 – Description anatomique de la vulve de la femme vierge (dessin de Rouvière, 1954)



sa partie antérieure est légèrement oblique en haut et en avant et la partie postérieure sensiblement horizontale, regardant le sol. La fente vulvaire est, de ce fait, totalement ou presque totalement invisible, la toison sexuelle achevant de la masquer, tout en soulignant visuellement son emplacement.

B – La représentation paléolithique de la vulve

Notre propos est l'étude des images génitales féminines paléolithiques isolées, les images des corps humains ayant déjà été traitées de façon détaillée (Pales, 1976 ; Delporte, 1979, Duhard, 1989 et 1996). Mais ces dernières images doivent nous servir de références, quand elles portent des vulves, en montrant comment les Paléolithiques les ont représentées. Ces vulves incorporées offrent des aspects que l'on devrait retrouver dans les vulves isolées, des images de style descriptif et d'autres de style elliptique.

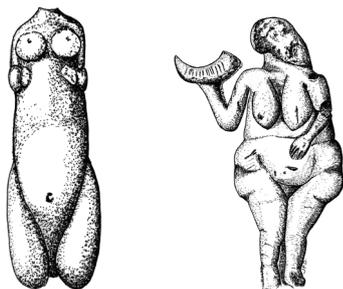


Figure 3 – (ci-dessus, à gauche) Statuette de Sireuil (dessin Duhard)

Figure 4 – (ci-dessus, à droite) Femme à la corne de Laussel, dessin Duhard ; (ci-dessous) détail (cliché Roussot)



1 - Morphologie des vulves incorporées

a - Les corps féminins sans vulve

La vulve fendue, si elle constitue un signe de féminité avérée, peut être absente de corps féminins pourtant indiscutables : la statuette de Sireuil par exemple, aux seins féminins, présente un périnée vierge de fente (fig. 3). Sur les trois femmes de la Magdeleine des Albis, deux ont une fente indiquée, la troisième en est dépourvue. La *Vénus de Lespugue*, bien qu'endommagée, montre qu'elle n'en a pas davantage ; non plus la *Femme à la corne* de Laussel (fig. 4), ni la *Vénus de l'abri Pataud*. Cette absence de fente vulvaire peut être interprétée de différentes façons.

La vulve n'est pas nécessaire à l'identification féminine, lorsque certains autres signes sont présents : le triangle pubo-génital, le pelvis élargi, la saillie fessière, le ventre gravide, les seins. Cela permet d'établir un indice de féminité (Duhard, 1996) pour le diagnostic des humains figurés. La note 4, sur une échelle sémiotique de 1 à 4, correspond à la présence d'une vulve (ou de seins), contre 1 au triangle pubo-génital (2 pour le pelvis élargi ou la saillie fessière et 3 pour le ventre gravide). Le triangle pubo-génital seul est, à nos yeux, moins explicite que les autres critères morphologiques.

En outre, la vulve n'entre pas dans l'histoire racontée par le corps de la femme. Prenons le cas de la *Femme à la corne* de Laussel, dont personne ne discute la féminité : le triangle pubo-génital est très bien indiqué, sans pilosité et dépourvu de fente (contrairement à ce qu'indique M.-J. Bonnet en 2004), alors que la partie antérieure pourrait être visible dans cette posture, comme elle l'est sur la *Vénus de Willendorf*. S'il n'y avait que le triangle figuré, on ne devrait pas parler d'organes génitaux externes féminins ou de vulve ; s'il n'y avait pas d'autres éléments de sexualisation présents, on devrait conclure que c'est un humain de sexe indéterminé. Le nombre des femmes figurées dans l'iconographie paléolithique a certainement été mal estimé. En effet, faute de seins, de fesses et de fente vulvaire, on a étiqueté « indéterminé » des figures qui sont, peut-être, des sujets sans caractères sexuels secondaires développés, c'est-à-dire pré-pubères.

Au risque de contrarier P. G. Bahn (1986), ce n'est pas avoir une idée fixe que de voir une image d'allure vulvaire, dans une forme triangulaire, losangique ou ovale, même si elle n'est pas marquée d'une fente. On constate, quand existent des séries, que se juxtaposent des formes variées, y compris extrêmement schématiques (grotte de Font-Bargeix par exemple). On peut penser, dans ce cas précis, que la représentation de la vulve jouait un rôle particulier dans l'histoire dont la femme est le sujet. Une histoire complexe chez la *Femme à la corne* de Laussel, avec la posture debout, la gestuelle des membres supérieurs, le gauche posé sur un abdomen volumineux, le droit soulevant un objet en forme de corne, qui est incisée de 13 marques, et la tête tournée vers cet objet. Mais une histoire dont le sens nous échappe, malgré les hypothèses formulées (Duhard, 1989). Avec un détail supplémentaire : le signe en « Y » gravé sur sa hanche droite. On relève des signes similaires (« K », « X », « Y ») sur la hanche droite de la femme couchée de la paroi droite de la Magdeleine des Albis, elle aussi dépourvue de fente vulvaire, à la différence des deux autres figures. Mais il y a d'autres signes surprenants.

b - Les corps féminins avec vulve schématique

Sur certaines figures, la vulve est d'un schématisme tel que, prise isolément, on pourrait douter de sa nature. Ainsi du signe en « diple » ou « chevron », qui est un signe semblable à un V ou un lambda couché (<), qui servait à indiquer les textes empruntés à l'Écriture sainte : il est devenu les guillemets français utilisés pour marquer une citation (double chevron). En examinant les statuettes féminines du MAN, J.-P. Duhard a remarqué la présence d'un signe en chevron sur le périnée du *Manche de poignard* (fig. 5) et du *Torse* de Brassempouy, d'âge gravettien. Il est également présent sur la face postérieure de la *Navette*, de même origine mais magdalénienne, et sur une pointe de sagaie à biseau. On le retrouve encore sur la face postérieure d'un fragment de bois de renne gravé d'humains du Mas d'Azil (« deux chevrons très inégaux », précise M. Chollot, 1964), également magdaléniens. La lame en bois de renne du Placard est « décorée d'incisions qui forment des chevrons sur les arêtes », précise H. Delporte (1979). A. Marshack (1972) voit dans ces « marques séquentielles faites par différentes pointes et selon différents rythmes [...] peut-être des notations ». Il peut s'agir d'un nouvel hasard ou d'une connotation vulvaire et/ou féminine, et ce signe est à verser au dossier sémantique du signifiant vulvaire.

Dans d'autres cas, moins litigieux sans doute, le graphisme vulvaire est d'une sobriété frisant à l'abstraction. La gravure féminine de Bruniquel (magdalénienne) offre un corps complet (membres supérieurs exceptés) et de face, ce qui en fait une rareté. Alors que son caractère asexué était soutenu par L. Pales et A. Leroi-Gourhan, l'examen à la loupe binoculaire a révélé la présence de 2 traits médians gravés, verticaux et parallèles dans la région génitale (Duhard, 1993). C'est le même aspect que chez la « vénus impudique » de Laugerie-Basse et chez la figure féminine n° 103 de Fontanet, lue comme une nouveau-né : c'est un aspect de fille jeune où les petites lèvres ne sont pas encore développées. Des dessins semblables s'observent à Font-Bargeix (Barrière, Carcauzon et Delluc, 1990), et d'un graphisme proche dans la grotte de Pergouset (Lorblanchet, 1984) ou sur un bloc de la Ferrassie (Delluc, 1978). C'est en reprenant l'analyse et en complétant le relevé du décor d'un segment cortical de bois de renne de la Madeleine que J.-P. Duhard a identifié une nouvelle représentation féminine au pubis fait de deux traits en V ouvert (Duhard, 2009-2010) (fig. 6).

Sur d'autres figures de femmes sculptées ou gravées, la vulve est en revanche nettement indiquée. C'est ce que nous allons voir.

c - Les corps féminins avec vulve détaillée

Le *Polichinelle* de Grimaldi (gravettien) offre une vulve de forme triangulaire, béante, de grandes dimensions : elle est allongée, oblique en bas et en avant, mais proche de la verticale et présente une grande ressemblance avec celles du *Losange*, de la *Femme au goitre*, de la *Figurine à double face* (les trois de même origine) et de la statuette de *Monpazier*, (d'origine indéterminée). Les reliefs vulvaires, nettement marqués, semblent être les grandes lèvres, compte tenu de leur épaisseur et de la dilatation de l'orifice. Cette vue périnéale est incompatible avec la posture : quand les membres inférieurs sont en extension-adduction, la vulve est cachée et n'apparaît, au mieux, que la partie antérieure du sillon interlabial. La différence entre Grimaldi et Monpazier est que, dans le premier site, les reliefs labiaux sont crénelés et la vulve de forme triangulaire, alors que, dans le second, la vulve est un ovale presque parfait. Nous en rapprocherons l'aspect de la vulve de la statuette aurignacienne de Hohle Fels (Conard, 2009) récemment découverte et qui fait remonter loin dans le temps l'ancienneté de ces statuettes féminines réalistes.

La *Vénus impudique* de Laugerie-Basse (magdalénienne) (fig. 7) présente un triangle pubo-génital ouvert à son sommet par un espace linéaire non équivoque, même s'il n'y a aucun détail labial, malgré ce que prétendait E. Piette, défenseur de la longinymphie paléolithique, en affirmant que « les grandes lèvres enfermaient et masquaient les petites ». Dans cette figurine, l'aspect de la vulve est davantage conforme à l'anatomie, et elle évoque assez bien la morphologie d'une fillette, même avec cette fente vulvaire exagérément haute.

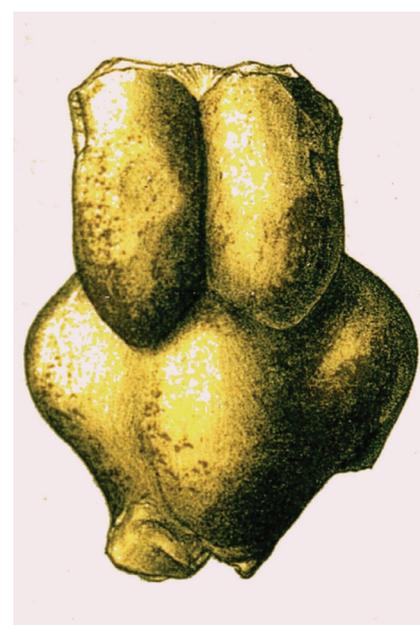


Figure 5 – *Manche de poignard* de Brassempouy (dessin Piloy, extrait de Piette, 1902)



Figure 6 – La Madeleine, tronc de femme gravée sur baguette de bois de renne (cliché Duhard)



Figure 7 – Laugerie-Basse, la *Vénus impudique* (dessin Duhard ; cliché Oster)

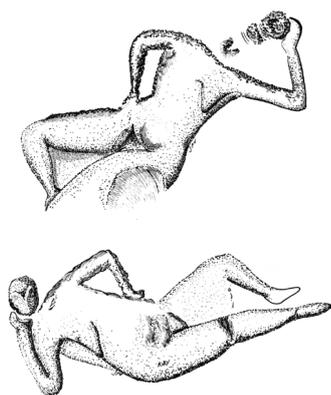


Figure 8 – (en haut) La Magdeleine-des-Albis, vulve avec fente de la femme allongée de la paroi gauche (dessin Duhard)

Figure 9 – (en bas) La Magdeleine-des-Albis, vulve avec fente de la femme allongée de la paroi droite (dessin Duhard)

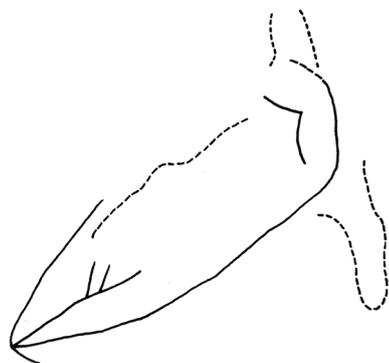


Figure 10 – Comarque, la femme de la salle d'entrée (dessin Delluc)

L'abri Bourdois (Roc-aux-Sorciers, Angles-sur-l'Anglin, Vienne) offre un ensemble magdalénien de figures féminines en bas relief remarquable par ses dimensions (proches du vivant) et par la variété des morphologies représentées. La frise de quatre femmes sera lue de gauche à droite, sans retenir un 5^{ème} corps féminin vestigial et hypothétique. Chez la femme n°1, au corps en légère dextro-rotation, la région pubo-génitale affecte la forme d'un triangle à base curviligne, formée par le sillon hypogastrique, et à côtés limités par les sillons génito-cruraux : la bissectrice au sommet correspond à la fente vulvaire, linéaire (fermée) et remontant un peu trop haut ; la cupule sommitale à la fente est en situation clitoridienne. Chez la femme n°2, en vue frontale stricte avec un gros ventre, le triangle a la même forme, mais le sommet est échancré par une fente à la fois courte et large (ouverte). La femme n°3 est de face, avec un ventre creux et un triangle pubo-génital à base large, indistincte (commune à la ligne de ventre du bison sus-jacent), et une fente vulvaire courte, légèrement entrouverte dans sa partie supérieure. La femme n°4 du panneau aux bouquetins, inscrite sous un faon, se résume à la moitié inférieure du corps, avec un modelé et une technique assez différents des autres pour ne pas laisser penser qu'elle est d'une autre main, voire d'une autre époque : la région pubo-génitale est en forme d'écu triangulaire et la fente vulvaire est longue, linéaire (fermée), remontant plus haut que ne le veut l'anatomie du vivant, et sans atteindre la fourche crurale ; c'est une vue périnéale et non pubienne, selon la terminologie tout à fait adaptée proposée par B. et G. Delluc, dès 1978.

La grotte de la Magdeleine des Albis (Tarn-et-Garonne) abrite trois figures féminines magdaléniennes : deux allongées et une verticale. Chez la femme de la paroi gauche où la région génitale a été vigoureusement creusée en une surface triangulaire plane, un court trait rectiligne représente avec justesse la partie antérieure du sillon interlabial (fig. 8). Chez la figuration féminine debout dans la droite de l'entrée, le triangle pubo-génital est limité par les sillons génito-cruraux et incisé d'une fente sur toute sa hauteur, ce qui ne s'observe qu'en vue périnéale chez le vivant. Cet aspect est à rapprocher de celui offert par la *Vénus impudique* de Laugerie-Basse. Le second corps féminin allongé, de la paroi droite, est dépourvu de fente vulvaire (fig. 9).

La figure féminine magdalénienne de la grotte de Comarque (ou Comarque à Sireuil, Dordogne) (fig. 10) a le thorax de face et le segment pelvicrural en rotation modérée à droite, avec une incision vulvaire étroite et légèrement curviligne, qui serait très réaliste en vue périnéo-pelvienne, mais trop visible dans cette posture (Duhard et Delluc, 1993). L'aspect de sa vulve est très proche de celui de la vulve de la *Femme au renne* de Laugerie-Basse, pourvue d'une fente et dessinée de face sur un corps de profil : cette femme enceinte est gravée, au-dessous d'un cervidé mâle ; elle est couchée sur le dos et elle porte une parure de bracelets et un collier ; son abdomen et sa cuisse sont marqués de séries de bâtonnets (fig. 11).

2 – Influence de la culture et du support

La revue des figures paléolithiques françaises (Duhard, 1989 et 1993) montre des différences entre sculptures et gravures, et entre Gravettien et Magdalénien, mais avec un fait constant : la vulve est assez peu souvent figurée.

A l'Aurignacien nous ne connaissons qu'une seule statuette féminine avérée, celle de Hohle Fells, dont la fente vulvaire va des fesses au pubis, avec un triangle pubo-génital à large base. Il y a d'assez nombreuses vulves sur bloc (Delluc, 1978), mais une seule figure féminine pariétale (grotte Chauvet) (fig. 12).

Au Gravettien français, on ne connaît que des figures féminines sculptées, soit en ronde bosse, soit en bas relief, et de face (sauf le *Chasseur* ou *Archer* de Laussel). Quand leur région génitale n'est pas détériorée, elles apparaissent toutes sexuées, mais avec peu de fentes présentes dans les ronde-bosses, et aucune dans les bas-reliefs.

Au Magdalénien français, c'est la gravure qui domine, mobilière surtout, et l'adoption de la représentation de profil aboutit à la disparition presque complète de la fente vulvaire, ce qui est logique, puisqu'elle ne peut se voir, sauf artifice graphique, comme

chez la *Femme au renne* de Laugerie-Basse (où l'on peut parler de réalisme intellectuel). Dans la sculpture, il y a un seul exemple de ronde-bosse avec fente vulvaire (la *Vénus impudique* de Laugerie-Basse) et, en pariétal, 6 exemples de bas-reliefs (les 4 femmes du Roc-aux-Sorciers d'Angles-sur-l'Anglin, la 2^e femme couchée et la femme debout de la Magdeleine des Albis et la figuration féminine couchée de Commarque) et 5 exemples de gravures (la fillette n° 103 de Fontanet, les figures 37, 115 bis et 200 de Gabillou, et la fillette de Bruniquel).

Une revue de l'iconographie picturale montrerait que les peintres ne figurent pratiquement jamais la fente vulvaire (Goya, Renoir, Rubens, Modigliani, Gauguin, etc.), sans que cela remette pour autant en question la certitude du sexe du sujet. Une exception notable : Courbet, dans son tableau *L'Origine du monde* visible au Musée d'Orsay, figure la vulve avec un réalisme quasi-photographique.

Une étude, réalisée il y a une vingtaine d'années (Duhard, 1989) (tabl. 1), montrait des différences significatives entre les périodes gravettienne et magdalénienne. Elle ne concernait que les figures féminines françaises alors connues, en incluant celles de Grimaldi. Mais elle demeure valable. On notera qu'au Gravettien la fente vulvaire n'apparaît que dans 25% des cas et que ce chiffre tombe à moins de 10% au Magdalénien.

3 – Le point de vue fessier de la vulve

Chez une femme debout cuisse jointe, la vulve peut s'entra-percevoir de face, montrant au mieux sa commissure antérieure, alors même que son vestibule est soigneusement caché entre les cuisses. Il en va tout autrement en vue fessière où, chez le même sujet dans la même posture, rien ou presque rien de la vulve n'est visible.

Les fesses féminines n'en perdent pas pour autant de leur intérêt, provoquant chez l'homme des émotions qui ne sont pas toutes artistiques. Même le respectable abbé Breuil avait remarqué (et même exagéré sur ses dessins aux crayons de couleurs en 1949) la callipygie de certaines figures, où le volume fessier dépasse sans doute ce qu'il est commun d'observer. On peut penser que les auteurs des « vénus » gravettiennes

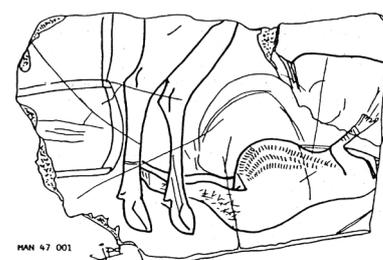


Figure 11 – (ci-dessus) Laugerie-Basse, la *Femme au renne* (dessin Duhard)

Figure 12 – (ci-dessous) Chauvet, la *Femme du Pendant* : la fente vulvaire est indiquée (cliché Le Guillou)



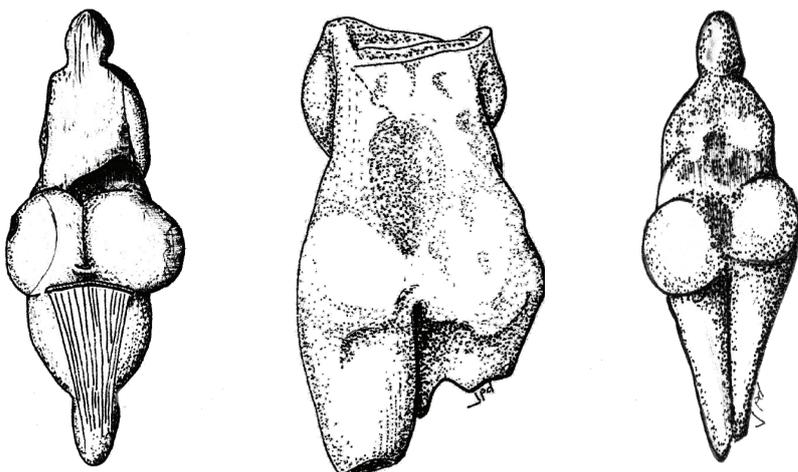
	Ronde-bosse = 17	Bas-relief = 7	Gravure mobilière = 0	Gravure pariétale = 0	Total Gravettien = 24
Gravettien					
Régions génitales illisibles	3	2			5 / 24
Avec triangle, sans fente	8	5			13 / 24
Avec vulve	6				6 / 24
Sans vulve ni triangle marqué					0
	Ronde-bosse = 7	Bas-relief = 7	Gravure mobilière = 54	Gravure Pariétale = 38	Total Magdalénien = 106
Magdalénien					
Régions génitales illisibles					0
Avec triangle, sans fente	2	1	1 (profil) 1 (face)		3 / 106
Avec vulve	1	6	1 (profil)	2 (face) 3 (profil)	13 / 106
Sans vulve ni triangle marqué	4		50 (profil) 1 (face)	33 (profil)	88 / 106
Total général	24	14	54	38	130

Tableau 1 – Représentations féminines gravées ou sculptées du Gravettien et du Magdalénien. Différents caractères figurés suivant la technique (d'après J.-P. Duhard, 1989)

Figure 13 – (à gauche)
La *Vénus de Lespugue* (dessin Duhard)

Figure 14 – (au centre)
La « vénus » de Brassempouy, dite le *Torse* (dessin Duhard)

Figure 15 – (à droite)
La « vénus » de Grimaldi, dite le *Losange* (dessin Duhard)



de Lespugue (fig. 13), de Brassempouy (fig. 14) ou de Grimaldi (fig. 15), pour se limiter à quelques-unes, n'ont pas été insensibles au charme des fesses de leurs contemporaines.

Mais à côté de ces figures féminines en ronde bosse, où les fesses sont très souvent des volumes remarquables, d'autres images ont été tracées où le massif fessier est de reconnaissance moins aisée. C'est le cas, nous semble-t-il, des images réniiformes, où certains ont identifié des vulves, alors que l'aspect est davantage celui du contour fessier. Le cas d'une plaquette gravée de deux signes réniiformes de Laugerie-Basse (fig. 16) est assez démonstratif, si on rapproche de ces tracés les clichés de femmes contemporaines (fig. 17).

D'avantage que le rire, la fesse est le propre de l'humain, et se trouve développée particulièrement chez la femme, jusqu'à pouvoir être considérée comme un des signaux érotiques du sémaphore sexuel féminin (Morris, 1972 ; Zwing, 1972 ; Guthrie, 1977). Nous garderons à l'esprit les notions de fonction érotique de la fesse et des figurations fessières et nous éviterons de confondre avec des vulves les tracés en forme d'oméga, de haricot ou de rein.

Le muscle grand fessier, dont les insertions sont bien visibles sur le fémur d'Ororrin il y a 6 millions d'années, est le témoignage de la bipédie de cet hominidé. Il est absent chez l'animal : « la fesse, c'est l'homme », disait déjà Buffon (Delluc, G., 1995 et 2006).



Figure 16 – Laugerie-Basse. Plaquette gravée de deux signes réniiformes (cliché Roussot)
Figure 17 – Femme contemporaine en position assise (cliché Duhard)